L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN 28 OCTOBRE 1883. Entre les rue Bienville et Conti

FEUILLETON.

Commencé le 26 août.

LE MARI DE MARGUERITE

ÉPISODE DE LA GUERRE DU SUD CONTRE LE NORD

PAR

Madame S. de la Houssaye

[DES ATTAKAPAS]

Suite.

—Parce que je la connais, mon oncle, et que je sais qu'il est impossible qu'il en soit autrement. Elle a lu et relu "The Lady of Lyon" et a fait un Claude Duval de ce paysan; elle en a fait un héros de roman. Le mystère qu'il a su mettre dans ses liaisons avec elle ont ajouté au piquant de la situation. Mais, convenez-vous que Marguerite, enfant, brisait immédiatement les jouets qu'elle avait désirés le plus ardemment. Elle est toujours l'enfant d'autrefois et brisera ce nouveau jouet comme elle a fait des autres. Elle quitte le luxe et l'opulence pour la pauvreté et les privations. Laissons-la quelque temps à elle-même, qu'elle découvre que l'amour dans une chaumière n'est pas aussi poétique que ses livres le lui ont dépeint. Elle croit aimer, elle est aveugle sur les défauts de son mari: d'ici à quelques jours, elle le verra tel qu'il est: un être vulgaire, mal élevé, sans l'ombre d'éducation. Il n'y a rien que le mariage pour nous enlever nos illusions. Laissons-la tranquille, mon oncle, croyez-en mon avis et nous la verrons revenir. Rappelez-la et elle se cramponnera à son mari et refusera de le quitter.

—Il y a du vrai dans ce que tu dis-là, répondit monsieur Mc Vane en réfléchissant.... Pourtant....

—Il n'y a pas de milieu, mon oncle, continua Jérome, vous ne pouvez recevoir ce William Gray ici; ceci est hors de question; ce serait pour vous comme pour nous tous, une humiliation, un tourment continuels, une mortification, presqu'un déshonneur. Je vous le répète, abandonnez votre fille à son sort pendant quelques mois mois et vous la reverrez bien vite revenir. Alors, sous un prétexte ou un autre, nous pourrons obtenir un divorce et vous serez heureux encore.

—Comme tu vois de loin! dit le vieillard; ah! puisses-tu dire vrai!

—Vous verrez, mon oncle, un peu de fermeté et tout arrivera comme je le prédis. Lorsqu'elle vous écrira, ne lui répondez point; donnez-lui le temps de croire que vous ne voulez pas lui pardonner et, alors, écrivez lui que vous lui pardonnerez à la condition qu'elle abandonnera ce Gray. Ne lui envoyez pas d'argent surtout; laissez-la bien comprendre à ses dépens que, quand la pauvreté entre par la porte, l'amour se sauve par la fenêtre.

—Eh bien, je me rends à ton avis, dit grand-papa, je crois ton plan excellent.

Jérome reprit la parole:

—Quelques jours après le départ de votre lettre, dit-il, lorsque j'aurai calculé qu'elle l'a reçue, j'irai la voir. Soyez convaincu, qu'à ce moment, elle sera déjà mortellement fatiguée et ennuyée de son entourage et compris son mari. Je lui parlerai de votre chagrin, de votre désir de la revoir, et je crois qu'il me sera facile de vous la ramener. Je lui ferai comprendre qu'elle vous a sacrifié à un homme, bon tout au plus à être son laquais. Je la forai rougir de l'ignominie de son choix.

Ils se séparèrent après s'être bien promis de mettre le plan de Jérome à exécution dans tous ses détails.

Pendant que tout ceci se passait à l'habitation, monsieur et madame William Gray continuaient leur voyage vers le Nord. C'était bien vrai, notre petite Marguerite était mariée depuis près de cinq mois: elle avait épousé William Gray devant un magistrat de Boston, et, depuis cette nuit mémorable, William était devenu le mari de Marguerite.

Mais ce mariage ne satisfaisait pas notre héroïne; elle était mariée par la loi de la terre et pouvait se sauver avec William sans causer un scandale public, mais sa conscience n'était point satisfaite; et, aussi étrange que cela puisse paraître, il faut bien l'avouer, Marguerite avait une conscience. Aussi, fut-il décidé qu'il s'arrêteraient à New-York et feraient bénir leur mariage par un ministre épiscopalien avant de se présenter devant maman Gray.

Et pendant que le chemin de fer emportait à tire d'ailes notre jeune couple vers la cité impériale, jetons un coup d'œil en arrière et voyons comment s'était fait ce mariage auquel on s'attendait si peu à Mc Vane Hall. D'abord, sachons le bien, il ne faut pas accuser William de présomption et de sordide avidité; il ne faut pas croire qu'en épousant Marguerite, il avait pensé à ses millions. Non, le fils de la veuve Gray était incapable d'un mauvais sentiment. Il était bien jeune, nous le savons; c'était un jeune homme doux et modeste, timide même, et qui aurait plutôt osé lever les yeux sur la plus brillante étoile du firmament que sur la riche héritière, jetée par accident, au milieu de sa famille.

Mais, ce que n'osait le jeune homme, la petite Virginienne l'osa. Charmée, tout d'abord, par la beauté du jeune fermier, elle l'attira vers elle par mille et mille petites coquetteries qui formaient autant de filets, s'entremêlant de plus en plus autour du cœur de l'enfant de la nature. William n'avait reçu aucune éducation, il savait lire et écrire, voilà tout. Mais, chez certaines natures d'élite, l'éducation se supplée par le génie et par l'instinct de l'esprit et du cœur. Il n'aurait fallu qu'un pas, qu'une main secourable pour donner à William Gray ce qu'il faut à d'autres des années à acquérir. Au milieu des êtres vulgaires où il vivait, William n'était pas vulgaire: jamais un mot déplacé, un jurement n'étaient sortis de ses lèvres, et, si son langage et ses manières se ressentaient de l'éducation qu'il avait reçue, il ne faut pas lui en vouloir. Il savait pressentir et éviter le mal, mais ne pouvait deviner ce que l'instruction et l'usage du monde peuvent seuls donner.

La timidité, le respect que lui témoignait le jeune fermier ne faisaient point le compte de mademoiselle Marguerite. Ce nouveau joujou lui promettait des plaisirs qu'elle n'avait encore vus que dans ses romans; et, il lui fallait ce joujou à tout prix. Sous un prétexte ou un autre, elle appelait toujours le jeune homme à ses côtés se faisait faire la lecture par lui et surtout, ayant bien soin de lui mettre entre les mains des livres destinés à exalter cette jeune imagination vierge encore d'émotions. Elle lui parla avec une gracieuse familiarité, prenant avec lui de ces petites libertés, qui n'avaient peut-être rien de répréhensible en elles-mêmes, mais qui portaient le feu dans les veines du jeune homme et la rougeur à son front. Elle l'amena petit à petit à mettre de côté sa timidité et son respect. Dès qu'elle put sortir, elle l'entraîna dans de longues promenades et, pendant ces promenades, elle s'appuyait familièrement à son bras, et plus d'une fois alla jusqu'à oublier sa main dans la sienne.

Et, quand William, à moitié fou, rentrait dans sa chambre, il y trouvait sa sœur Lizzie qui exaltait la beauté, le mérite de la jeune Virginienne, et lui répétait sur tous les tons qu'elle était amoureuse folle de lui et serait trop heureuse de l'épouser. L'ambitieuse Lizzie qui avait entendu raconter quelque chose de la fortune de Marguerite, n'aurait osé en parler ouvertement à son frère mais faisait tout ce qui dépendait d'elle pour fixer cette fortune dans sa famille.

Ah! qu'importait à William la fortune de Marguerite? il l'adorait avec toute son âme, il l'adorait en esclave, en chien fidèle. Il se soumit au joug de l'enchanteresse sans la moindre lutte. Il ne cherchait rien au monde que le bonheur de la voir, de l'écouter, de la servir à genoux. Que devint-il, quand, d'elle-même, elle lui avoua qu'elle l'aimait et jura qu'elle n'aurait jamais d'autre mari que lui!

Ah! lecteur, ne crions pas au scandale, vous le savez, notre petite Marguerite était une enfant gâtée qui s'occupait fort peu des moyens qu'elle employait pour se procurer ce qu'elle convoitait. Grand-papa l'avait élevée ainsi; faisons comme lui et soyons indulgents.

Elle allait bientôt partir et le départ [illegible] à William. Cette pensée de départ rendait le jeune homme fou de désespoir. Notre petite héroïne, pour le consoler, lui offrit ce qu'elle avait vu offrir dans les romans en de semblables circonstances: de s'unir à lui par un mariage secret: ce serait charmant, sentimental et romantique.

Marguerite allait le quitter, retourner dans le grand monde, l'oublier peut-être.... William accepta avec des larmes de reconnaissance la proposition qu'elle lui faisait avec son sourire si provoquant et si doux.

Ah! je le répète: elle est bien étourdie, bien hardie même notre petite héritière. Je ne chercherai point à l'excuser; franchement, elle ne le mérite pas. Songeons seulement qu'elle n'a jamais connu sa mère, qu'elle est bien jeune, et que, comme je l'ai dit plus haut, grand-papa l'a bien gâtée. D'ailleurs, si elle avait été modeste et obéissante, elle aurait tout simplement épousé son cousin Jérome, n'aurait point eu d'aventures et je n'aurais rien à vous raconter, ami lecteur.

Lizzie Gray et Charles Byrn servirent de témoins au mariage. Madame Gray n'en savait rien; bien certainement, si elle l'avait su, elle s'y serait opposée de toutes les forces de son âme: elle y aurait vu un abus de confiance impardonnable. Et, quand après le départ de son fils pour le Sud, Lizzie lui dévoila le grand secret, la pauvre mère leva les yeux au ciel en pleurant et s'écria:

—Oh! mon Dieu! délivrez-les du mal qui pourra résulter de ce mariage déplacé. Ah! ajouta-t-elle à voix basse et en se parlant à elle-même: j'aurais bien préféré lui voir épouser May Byrn.

William écrivit à son arrivée à New York; il avait fait bénir son mariage et serait de retour dans quelques semaines. Marguerite envoyait mille baisers à la famille; ils étaient au Saint-Nicholas [l'hôtel le plus cher de New-York,] et jouissaient de leur mieux des plaisirs que leur offrait la métropole américaine.

Mais où donc William s'était-il procuré l'argent nécessaire à toutes leurs dépenses. Certes, le pauvre garçon n'était pas cousu d'or, mais Marguerite avait cinq cents piastres dans son porte-monnaie et elle les dépensait avec une extravagance qu'imitait William. Ils couraient les théâtres, se promenaient en voiture, visitaient les magasins, enfin, ils firent si bien, qu'au bout de la première semaine, après avoir payé les dépenses de l'hôtel, il leur restait vingt-cinq piastres.

Il n'y avait point d'alternative, il fallait partir immédiatement pour le Massachusetts. Marguerite fit la grimace et, pour la première fois, montra à William un échantillon de son joli caractère. Tant qu'avaient duré les cinq cents piastres, tout avait bien été: elle avait vu son mari au travers du prisme de la nouveauté et le trouvait un charmant compagnon. Pour la première fois elle réalisait qu'elle avait épousé un homme pauvre.

Ah! pauvre William! quand Marguerite lui avait écrit de venir la chercher à la Virginie, il n'avait pas l'argent nécessaire pour entreprendre ce voyage. Il gagnait seulement de quoi subvenir journellement aux besoins de la famille. Que faire? emprunter: c'était le seul moyen qui lui restait. Il savait que Charley Byrn avait mis de côté une petite somme pour couvrir les dépenses de son mariage avec Lizzie. Charley lui prêtera cet argent, il n'en doute pas. En effet, sans hésiter et à la première demande qui lui en fut faite, le jeune Byrn remit cent piastres, toute sa petite fortune, à son futur beau-frère. William s'acheta un habillement neuf et partit.

Mais le reste de ces cent piastres était dépensé, l'argent de Marguerite était dépensé, et bon gré, mal gré, il fallait retourner à la ferme. Le joli visage de la nouvelle mariée était décidément triste et ennuyé pendant toute la longue journée qu'elle et son mari eurent à passer dans les chars. Une pluie fine obscurcissait l'atmosphère, forçait de tenir les fenêtres fermées et empêchait de jouir de la vue du paysage. Ceci n'augmentait pas la bonne humeur de madame William Gray.

Il était nuit lorsqu'ils arrivèrent au village; il pleuvait toujours et aucune voiture ne les attendait pour les conduire à la ferme. Bon gré mal gré, il fallait se mettre en route et cela malgré la boue et le mauvais temps. Marguerite ne dit rien, mais une tempête de colère s'amoncelait dans son âme. Son joli chapeau de paille d'Italie, garni de plumes, qu'elle avait acheté à New-York, sa robe de barège, ses bottines de soie, étaient abîmés à jamais et ne seraient bons qu'à jeter de côté. Aux tendres paroles, aux excuses que lui adressait William, elle ne répondait que par des monosyllabes où sa mauvaise humeur se faisait jour malgré elle.

Enfin, ils atteignirent la ferme et y trouvèrent madame Gray toute seule. Lizzie avait été passer la soirée dehors. On ne les attendait point et rien n'avait été préparé pour les recevoir. Le feu était éteint dans la cuisine, le salon était sens dessus dessous; on avait passé la journée à le nettoyer et rien n'avait été remis en place. Tout avait l'air froid, triste, misérable même dans cette pauvre demeure si différente de celle que Marguerite venait de quitter.

Madame Gray embrassa sa belle-fille et chercha à s'excuser de n'avoir rien préparé pour la recevoir.

—Je ne vous attendais pas cette semaine, dit-elle, et....

Marguerite ne lui donna pas le temps d'achever; elle s'élança dans l'escalier, ouvrit précipitamment la porte de la chambre qu'on venait de lui désigner comme étant la sienne et, se jetant sur son lit, éclata en sanglots, s'arracha les cheveux, mordit ses oreillers et aurait sans nul doute battu son mari s'il s'était aventuré à entrer dans un pareil moment. Mais, fort heureusement, William avait beaucoup à dire à sa mère, beaucoup à entendre, et resta plus de deux heures en bas. Lorsqu'il monta la jeune femme dormait d'un sommeil agité. Il n'osa la réveiller et se contenta de poser un baiser sur ses paupières fermées.

Telle fut la première nuit que Marguerite passa sous le toit de son mari.

CHAPITRE XIV

VIE A LA FERME

Notre héroïne ne dormit pas longtemps, elle resta éveillée la plus grande partie de la nuit, songeant sérieusement et pour la première fois à ce qu'elle avait fait. Elle commençait enfin à réaliser que c'était un faux pas de la nature la plus grave et, qu'elle était enchaînée maintenant, non pas pour un mois, non pas pour une année, mais pour sa vie tout entière. Elle s'était passé une fantaisie comme elle s'en était déjà passé mille autres; elle avait conquis ce qu'elle désirait, et maintenant il lui fallait en subir les conséquences. Elle avait abandonné la richesse, le luxe, des amis dévoués, des esclaves attentifs, une riche et heureuse demeure pour une paire de beaux yeux noirs et un nez grec. Eh bien! elle les avait, ils étaient bien à elle; cet épisode romanesque de sa vie était consommé, elle aurait dû être satisfaite. Elle n'avait pas compris dans le marché, l'éducation, les manières raffinées et un entourage poli; franchement, elle n'avait pas le droit de se plaindre.

Mais, nous le savons, notre petite héroïne s'occupait fort peu de ses droits et avait toujours fait comme bon lui semblait. Elle ne voulait pas rester dans cette vilaine ferme, elle voulait retourner près de grand-papa. Elle n'osa pas pleurer bien fort de crainte de réveiller William; il y avait si peu de temps qu'ils étaient mariés. Marguerite n'osait encore être méchante ouvertement.

Le lendemain, en se réveillant, elle se mit à inspecter du regard son appartement: c'était une chambre de moyenne grandeur et située dans les mansardes. On avait arrangé le salon pour miss Marguerite Mc Vane, la jeune blessée, mais madame William Gray ne pouvait aspirer à un tel honneur et n'avait d'autre perspective que de partager la chambre de son mari. William s'était levé de bonne heure, il y avait tant à voir, tant à examiner de ce qui avait été fait pendant son absence! Comme il l'avait fait la veille, il déposa un baiser sur les paupières de l'enfant endormie et descendit en faisant le moins de bruit possible. Il réussit à rapporter avant le réveil de Marguerite, la malle qui avait été laissée au dépôt et qui contenait les différents articles de toilette que la jeune femme avait achetés à New-York. Dans sa précipitation à quitter Mc Vane Hall, elle n'en avait rien emporté excepté quelques bijoux.

Marguerite se leva avec une mauvaise humeur qui augmentait à toute minute. Pour commencer, elle se mit à examiner dans tous ses détails sa nouvelle chambre à coucher. Le plancher était nu, mais soigneusement fourbi; seulement devant le lit se voyait une étroite bande de tapis. Le lit d'un bois grossier, sans ciel, était recouvert de bons matelas et de draps bien blancs quoique d'une toile fort grossière.

—Il n'a déchiré le papa, se dit Marguerite.

Il n'y avait là, ni armoire, ni bureau, ni lavabos surmontés de miroirs et recouverts de marbres, ni fauteuils de velours, ni même une pauvre chaise berceuse. Sur une petite table, dans un coin, on voyait une cuvette et un pot de grosse faïence blanche; tout-à-côté deux serviettes de la toile la plus grossière et un morceau de ce savon jaune dont on se sert pour le blanchissage. Dans un coin, la malle de William; sur des crochets enfoncés dans le mur étaient suspendus les habits qu'il portait la veille et sur la cheminée, on voyait un miroir grand comme la main. Deux chaises recouvertes de peau de bœuf complétaient l'ameublement. Non j'oubliais: sur une étagère de bois brut et que William avait faite lui-même, on retrouvait les quelques volumes que notre héroïne avait oubliés à la ferme.

Quel spectacle pour une enfant née au milieu de l'édredon et de la soie! habituée à tout ce que le luxe a de plus recherché! qui ne s'était jamais peignée, jamais habillée seule!

Là il n'y avait pas de cloche à attendre pour annoncer le déjeuner; Marguerite, lorsqu'elle fut habillée, tira une chaise près de la fenêtre et s'y assit, jetant un regard distrait à une cour boueuse où des poules et des cochons prenaient leurs ébats.

Lorsque William entra dans la chambre, il la regarda tristement, chercha à la prendre dans ses bras, à la questionner doucement. Aux premières paroles elle le pria poliment de la laisser tranquille et s'arracha de ses bras. Mais comme elle n'avait pas soupé la veille et qu'elle avait faim, elle le suivit dans la cuisine où le déjeuner était servi. Toute la famille attendait les nouveaux époux. En voyant paraître sa nouvelle belle-sœur, Lizzie se leva, vint à elle pour l'embrasser et lui adressa quelques félicitations de circonstance. Mais madame, Marguerite la reçut avec une froideur et une hauteur qui offensèrent mortellement Lizzie Gray. Dès cet instant la jeune fermière ne fit plus la moindre attention à la femme de son frère.

Après le déjeuner, William manifesta son intention d'aller visiter ce qui s'était fait pendant son absence; il aurait bien voulu aller travailler au champ car l'ouvrage pressait; on était au moment de la moisson et la présence du maître était bien nécessaire au milieu des employés. Mais le petit tyran avait issu ses ordres souverains. Marguerite déclara tout d'abord qu'elle voulait aller se promener en voiture. William, en soupirant, tira le char-à-banc de la remise, y attela un des chevaux de labour et, s'asseyant à côté de l'enfant gâtée, partit avec elle. Madame Gray et sa fille les suivirent du regard.

—William devrait savoir mieux que cela, dit Lizzie, il devrait être dans le champ au lieu de se promener comme un roi pendant la semaine.

—Ce n'est pas la faute de William, Lizzie, répondit doucement madame Gray, et, quant à elle, la pauvre petite! elle ne connaît pas encore le prix du temps.

—Elle l'apprendra à ses dépens et avant longtemps, dit Lizzie avec une colère concentrée. Avez-vous remarqué, ma mère, les grands airs qu'elle a pris avec moi ce matin? Ah!... je ne lui conseille pas de recommencer.

Il était deux heures quand le jeune couple revint. On les avait attendus pour dîner, ce qui avait exaspéré miss Lizzie. A en juger par la physionomie des deux époux, la promenade n'avait pas dû être des plus agréables. Marguerite se desserra les dents et William ne toucha à rien.

Pendant l'après midi, quelques voisines vinrent rendre visite à la nouvelle mariée qui les reçut d'une manière à ne plus leur donner l'envie de revenir. Elle remonta de bonne heure dans sa chambre, refusant de souper.

Tout la dégoûtait, l'ennuyait. Elle n'avait qu'une pensée: retourner à l'habitation. Pendant sa maladie, la chaumière s'était revêtue à ses yeux de tout le prestige de la nouveauté; pour lui faire fête, on avait tiré des armoires le linge le plus fin, on lui avait donné le salon pour chambre à coucher; on avait éloigné d'elle tout ce qui aurait pu offenser ses yeux et ses oreilles. Mais, il n'en était plus de même maintenant: elle était mariée au fils de la maison, elle était devenue membre de la famille, et il devenait inutile de se gêner pour elle. Les employés, en manches de chemise, sans cravatte, bien souvent sans col, venaient sans cérémonie s'asseoir à la même table qu'elle; et, horreur! ce même matin, elle avait vu sa belle-sœur fourbir sur ses genoux le plancher de la cuisine. Des femmes de fermiers étaient venues la voir, mais, après tout, n'était-elle pas une femme de fermier et avait-elle le droit de refuser de s'associer aux personnes de son rang? Il n'y aura plus pour elle des heures entières passées au piano ou à sa toilette. Bientôt, probablement, il lui faudrait ourler les mouchoirs de poche de son mari et raccommoder ses bas. Elle avait vendu son droit d'aînesse pour moins encore qu'un plat de lentilles. Pauvre petite Marguerite!

Il faut bien le dire, elle avait fort peu de respect pour son mari, et, comment aurait pu le respecter, lui, que les derniers garçons de ferme appelaient Billy et traitaient avec la familiarité la plus insolente. Elle commençait à comprendre, en face de la réalité, qu'il y avait loin de ce beau fermier au Corsaire ou au Comte Lara.

Quelques jours se passèrent, et madame Marguerite ne semblait guère vouloir se réconcilier avec sa nouvelle situation. William faisait tout ce qu'il était en son pouvoir de faire: il avait été au village et en avait rapporté une chaise berceuse et un petit bureau. Madame Gray, de son côté, avait fait acheter une jolie indienne bleue et en avait fait elle-même des rideaux pour les fenêtres de la chambre de notre petite mécontente. Elle était l'objet de soins constants, de continuelles attentions. Mais, hélas! comment les recevait-elle?

Au bout de quinze jours, madame William Gray avait réussi à rendre misérables tous ceux qui l'entouraient. Mais après tout, elle n'aimait donc point son mari? Oui, elle l'aimait, au contraire, elle l'aimait comme elle n'avait encore aimé personne. Mais, elle avait été toute sa vie une enfant gâtée et elle n'était jamais satisfaite de son sort, quel qu'il fût. Il y avait tant d'égoïsme dans cette petite âme qu'un véritable amour ne pouvait y trouver accès. Marguerite ne pouvait rien reprocher ouvertement à William: c'était le modèle des maris. Elle était querelleuse, boudeuse, méchante, il endurait, tout en silence et répondait par des caresses à ses reproches. Il obéissait à ses moindres commandements, il sortait avec elle ou restait à la maison selon qu'elle le désirait; pour lui plaire, il mettait ses beaux habits tous les jours, lui faisait des lectures sentimentales, enfin jouait au gentilhomme lorsque la moisson se faisait sans lui et que les employés l'attendaient vainement dans le champ.

Mais il y avait des moments où son dévouement rencontrait sa récompense; ces moments étaient rares, mais quelquefois, l'impulsive enfant qu'il adorait, en retour d'une faveur, d'un sacrifice, se jetait dans ses bras, entourait son cou de ses mains caressantes et se laissait embrasser, bercer au milieu d'un déluge de paroles ardentes.

Quelquefois, elle se disait; —Pourtant, si j'avais épousé Jérome, je serais à Mc Vane Hall ou peut-être en route pour l'Europe. Je ne verrais pas toutes ces horreurs qui m'entourent; je ne mangerais pas dans l'étain, à la cuisine. Je me promènerais à cheval, en voiture, j'aurais mon piano, mes oiseaux, mes chiens pour m'amuser. Je ne serais pas obligée de m'habiller et de me déshabiller seule... j'aurais Zelma et les autres autour de moi, et j'aurais grand-papa pour me gâter, me caresser et m'aimer.... Oui, toutes ces choses seraient bien belles...., bien dignes d'envie.... mais William! William ne serait pas là.... et je ne veux rien de tout cela sans lui.

Et le petit lutin courait à son mari, s'asseyait sur ses genoux, lui jetait ses deux bras autour du cou et couvrait son visage de baisers.

Malheureusement, ses retours de tendresse, toujours reçus avec tant d'ivresse, devenaient plus rares de jour en jour. Marguerite était fatiguée de tout ce qui l'entourait.

Un jour, William descendit de la chambre de sa femme, le front triste et préoccupé: il avait laissé Marguerite au milieu d'une crise de larmes et de reproches; elle n'avait voulu rien entendre. En entrant dans la cuisine, il y trouva sa sœur occupée à préparer le dîner.

—Ah! vous voilà, dit-elle, quelle mine vous avez! Vous êtes plutôt le chien que le mari de cette femme. Vous léchez la main qui vous frappe tous les jours. Qu'y a-t-il d'étonnant au mépris qu'elle vous témoigne? Je vous mépriserais comme elle, si j'étais à sa place. Allez! lâche, sans cœur que vous êtes, vous méritez tout ce qui vous arrive.

Ils étaient tous les deux au milieu de la cuisine, le frère et la sœur. Le cœur de William était gonflé de douleur; les paroles de Lizzie y portèrent le dernier coup.

—Taisez vous! cria-t-il d'une voix de stentor; ne parlez pas ainsi! Ah! j'essaie de refouler au fond de mon âme la colère, le désespoir qui menacent de s'en échapper à chaque instant, et vous cherchez à les réveiller, vous! Ah! j'en deviendrai fou, si cela continue. Ecoutez moi bien, Lizzie:

Et il lui serra le bras à la faire crier.

—Quand j'ai épousé cette enfant, j'ai bien envisagé tout ce qu'elle faisait pour moi, tout ce qu'elle abandonnait pour me suivre.... et ce jour là, j'ai fait un serment: c'est que jamais, volontairement, je ne lui ferais regretter, par ma conduite ou mes paroles, son bonheur d'autrefois. Que m'importe ce qu'elle peut faire aujourd'hui? que m'importe ce que vous direz? en dépit de vous deux, en dépit de tous, je tiendrai ma parole.

Lizzie, si hardie ordinairement, recula effrayée de l'expression qu'elle lisait dans le regard de son frère.

Elle ne se mêla plus des affaires du jeune couple; elle avait été trop bien reçue par les deux parties; elle comprenait maintenant pourquoi William était si triste et si préoccupé; pourquoi il maigrissait et pâlissait. Elle adorait son frère et, en pensant à la cause de cette tristesse, de cette pâleur, elle disait en montrant le poing:

—Oh! que je la hais! que je la hais!

—La jeune fermière ne se donnait aucune peine pour cacher son aversion. De son côté, Marguerite la regardait du haut de sa grandeur et la traitait avec le plus profond mépris.

William supportait avec la patience d'un saint et le courage d'un héros toutes les tortures que lui imposait Marguerite. Avec une caresse, une tendre parole, elle effaçait tout le mal qu'elle avait fait, mais elle ne prodiguait guère ses caresses et ses baisers et était d'habitude fantasque, nerveuse, querelleuse et pleurant pour la moindre chose.

Septembre était arrivé. Un matin, William était couché sur l'herbe, à côté de Marguerite qui brodait, lisait à haute voix un roman nouveau qu'il avait acheté la veille. Lizzie s'approcha d'eux avec un air de détermination bien marqué.

[A continuer.]

Livres, journaux, etc.—La maison [illegible] fait dans le moment l'ouverture des caisses qu'elle a reçues dernièrement de New York, et qui renferment des myriades d'articles tels que livres, portefeuilles, carnets, papier à lettres enveloppes, encres, encriers, plumes, porte-plumes albums, autographes, porte-monnaies, articles se distinguant tous par une originalité et un cachet de bon goût. Par la même occasion la maison a reçu tout un assortiment de livres nouveaux, œuvres classiques, scientifiques et littéraires. De ces derniers il s'en trouve de fort jolies et portant les signatures de romanciers, à juste titre, les plus lus et les plus recommandés.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS LITTÉRAIRE DE 1883

L'Athénée, réuni en séance spéciale, le 29 juin, a adopté les dispositions suivantes pour le concours de 1883:

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concourants, l'une comprenant les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert à partir du 1er juillet 1883, jusqu'au 15 février 1884 inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 16 février; il seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, et seulement sur le recto et les lignes: ils ne devront pas dépasser 20 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Il est laissé à la discrétion du "comité d'examen" d'ouvrir les lettres des candidats qui auront mérité les médailles, pour s'assurer s'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu ou obtiendra la médaille ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:
MME DE STAEL; SA VIE, SES OUVRAGES.
Pour les hommes:
PROGRÈS ET MISÈRE.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER
P. O. Box 3246.

THE NEW-ORLEANS BEE.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st September, 1827, nearly 56 years ago and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three month $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning:

Per annum, $3; six months, $1.50; four months, $1; three months, 75 cents.

Address: Editors "N. O. Bee."

Compagnie d'Assurances du Croissant.

(CRESCENT INSURANCE)
67 et 69, rue du Camp
NOUVELLE-ORLEANS.

Organisée comme compagnie mutuelle en 1849; —Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1880.

CAPITAL EN ARGENT....$600,000

A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.

Polices d'assurances maritimes et à échéances fixes de gré à gré, émises contre les risques d'incendie.

W. R. LYMAN........Président.
CHAS. H. DOLSEN........Vice-Président.
CHAS. R. ROSS........Secrétaire.

Directeurs

Samuel H. Kennedy, Victor Meyer, W. B. Conner, George W. Sentell, Alf. Moulton, Charles Newman, F. Martinez, Louis Bush, Charles H. Dolsen, Reuben G. Bush, John Calder, S. O. Conner, W. A. Phelps, M. Gillis, Wm. R. Lyman, [illegible], J. J. Boiron, Louis Fraize, Harry L. Finch, R. F. W. Beckman, Wm Geris, John D. Fisher, O. K. David.

Voir nos agents dans la Louisiane, le Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
Mai—1an

LIGNE COMMERCIALE FRANÇAISE

ENTRE LE HAVRE, ANVERS, BORDEAUX ET LA NLLE ORLÉANS.

FLOTTE DE LA COMPAGNIE:

Dupuy-de-Lôme	2,678 Tx.	Rouen	2,678 Tx
Paris	2,678 Tx.	Bordeaux	2,678 Tx
Havre	2,678 Tx.	Marseille	2,678 Tx
Nantes	2,678 Tx.		

Le nouveau Steamship BORDEAUX partira pour le Hâvre vers le 15 octobre et sera suivi par le steamship PARIS vers le 10 novembre 1883.

Billets de passage [entrepont] de la Nouvelle-Orléans au Hâvre, $40.

Billets d'aller et retour [entrepont], valables pendant six mois, $65, d'Anvers ou Bordeaux.

Ordres pour billets de passage [entrepont] d'Anvers et de Bordeaux à la Nouvelle-Orléans, $30, payable d'avance.

Enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.

A ce prix la Compagnie fournira aux passagers une bonne nourriture (avec vin ou café), lit, couvertures, etc., et les ustensiles pour les repas.

Les vapeurs de la ligne sont tous neufs, et sont construits d'une manière à assurer aux voyageurs la plus grande sûreté avec tout le confort possible.

Le Steamship BORDEAUX est parti de Bordeaux le 16 septembre. Le Steamship PARIS partira du Havre vers le 27 septembre, d'Anvers le 10 octobre, de Bordeaux le 5 octobre. La Compagnie se réserve les droits de changer les dates des départs, et de remplacer ces vapeurs par d'autres.

Pour achats de billets, etc., s'adresser à FORSTALL, CLAYTON & CO, 173 rue Commune.
13 avr

PHARMACIE DUCONGE.

30..........RUE DE CHARTRES..........30
NOUVELLE-ORLEANS.

A. CARROUCHÉ

SUCCESSEUR.

Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie, si favorablement connue, un assortiment complet de: MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMÉRICAINS, ainsi que des DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qu'a généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouché reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec soins et célérité. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge. Agence pour la vente du Willis's Dysentery Remedy.
1er sept 83—1 an

FRANTZ & OPITZ.

Coin des rues Royale et Bienville
Horlogers, Joailliers et Marchands de Montres
WALTHAM ET SUISSES.

Nous offrons aussi un assortiment choisi avec soin de Montres, Pendules françaises et américaines, de Diamants, de Bijouterie fine, d'Argenterie en argent massif et plaqué, des Ciseaux pour les dames, etc., etc. Réparation de Pendules, de Montres et de Bijouterie. Tous articles de Bijouterie faits sur commande. Diamants remontés selon les derniers genres. N. B.—Il n'y a pas dans le magasin d'articles dorés ni d'articles de qualité inférieure. Célèbres Lorgnons d'Opéra de Lemaire.
1er sept—1an

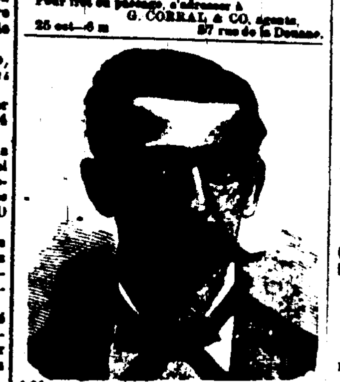
Barcelone et Gênes.

Compagnie de vapeurs catalan-transatlantiques entre la Nlle-Orléans et Gênes, voie de la Havane.

Les magnifiques vapeurs A 1 de la compagnie de vapeurs catalan-transatlantiques, recommenceront leurs voyages mensuels comme suit: Santiago, 1700 tonnes de Barcelone vers le 15 oct, de la Nlle-Orléans vers le 20 nov; Jose Baro, 1600 ton. de Barcelone vers le 15 nov, de la Nlle-Orléans vers le 20 déc; Ossetia, 2300 tonnes de Barcelone vers le 15 déc, de la Nlle-Orléans vers le 20 jan. Et successivement des voyages mensuels entre les ports ci-dessus.

La compagnie se réserve le droit d'avancer ou de retarder les départs desdits vapeurs, et de décider des escales qu'ils feront conformément aux conditions de leurs listes de chargement (Bills of lading).

Pour fret ou passage, s'adresser à G. CORRAL & CO, agents, 27 rue de la Douane.
26 oct—6 m



Viennent d'être reçus de France, DE BEAUX VERRES.

Les meilleures qualités, Cristal de Roche.

Véritables verres-cailloux.

E. CLAUDEL Opticien,

rue du Canal, près Camp.

Dentistes

C. E. KELLS & M. VIET,

CHIRURGIENS-DENTISTES

No 12 rue Dauphine, immédiatement après (?) l'angle de la rue du Canal.

Opérations de tous genres dans le ressort de leur art.

Pose de palais artificiels.

S. P. MALONEY, D. D. S.,

DENTISTE.

BUREAU ET RESIDENCE,
150....RUE DU CANAL.......150
près Baronne.

Dentiste du couvent des dames Ursulines.
Travaux dentaires de tous genres à des prix raisonnables.
Extraction de dents sans douleur.
Marchand de tous articles de dentiste aux prix ordinaires.
26 août

CHEMINS DE FER.

NLLE-ORLEANS TEXAS ET CALIFORNIE, ROUTE DU SUD

Southern Pacific Star and Crescent Route.

VOIE FERRÉE

—COMPOSÉE DE— Morgan's Louisiana and Texas Railroad G. H. & A. system, Southern Pacific Railway.

Départ.
Nouvelle-Orléans pour Alexandrie... 7:15 A. M.
Nouvelle-Orléans pour Houston... 12 M.
Alexandrie pour la Nouvelle-Orléans 5:00 A. M.
Houston pour la Nouvelle-Orléans... 6:15 P. M.

Arrivée.
A la Nlle-Orléans d'Alexandrie... 4:45 P. M.
A la Nlle-Orléans de Houston... 3:30 A. M.
A Houston de la Nlle-Orléans... 6:40 A. M.
A Alexandrie de la Nlle-Orléans... 6:50 P. M.

Sleepers entre la Nlle-Orléans et Houston.

Et silver-palace sleeping car sans changement jusqu'à San Francisco.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer. Durée du voyage à Galveston par cette voie, 22 HEURES. Billets à vendre et places dans les sleeping-cars à retenir tous les jours au bureau, au coin des rues Magazine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Président.
J. G. SCHRIEVER, Traffic manager. 17mai—1an

Southern California Route.

The Texas and Pacific Railway, NOW OPEN FOR BUSINESS.

Is the direct line from NEW ORLEANS to NORTHERN, EASTERN, WESTERN AND CENTRAL TEXAS, and all points in Arizona, Old and New Mexico and CALIFORNIA.

California express leaves New Orleans from depot foot of Terpsichore St. at 12:15 noon. This train will stop only at St-Charles Vacherie, Donaldsonville and Plaquemine, between New Orleans and Baton Rouge Junction.

Pullman Palace Sleeping cars on this train from Chêneyville to San Francisco.

Baton Rouge accommodation leaves New Orleans at 6.30 a. m. and stops at all plantations.

Through express arrives at New Orleans at depot foot of Terpsichore St. at 8:00 a. m.

Baton Rouge accommodation arrives at New Orleans at 7 P. M.

Passengers for Baton Rouge can take either of these two trains.

For tickets and information apply at 47 St Charles street, corner of Gravier street, or depot foot of Terpsichore street.

A. S. GRAHAM, Ticket Agent.
B. W. McCULLOUGH, Ass't Gen. Passenger Agent, Marshall, Tex.
F. CHANDLER, General Passenger Agent, St Louis, Mo.
H. M. HOXIE, Third Vice President St Louis, Mo.
2 déc—

CHEMIN DE FER DE LA NOUVELLE-ORLEANS, MOBILE ET ST LOUIS.

VOIE DIRECTE, ANCIENNE ET SURE des chemins de fer de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains, C'est positivement la seule route sur laquelle il y ait des Chars-dortoirs palais de Pullman, de la Nlle-Orléans, et faisant des jonctions à la gare de l'Union à St-Louis avec les trains venant de la Nouvelle-Orléans.

Des jonctions sont faites à la gare Union de St Louis par les trains allant directement à Omaha, Milwaukee, Burlington, San Francisco, Detroit, St Paul, Kansas City, Denver, Chicago, Rock Island, Minneapolis et aux Célèbres lieux de plaisance d'été du Michigan, Iowa, Wisconsin, Minnesota et à tous les points du grand Nord-Est.

Les trains de la côte du chemin de fer de Louisville et Nashville, nommé maintenant l'Express de St Louis, ont prolongé leur course jusqu'à Mobile, tout exprès dans le but de faire jonction avec les trains de la Mobile, de l'Ohio et des Iron Mountains, garantissant ainsi aux passagers certaines jonctions avec les trains allant à et venant de St Louis, la Nouvelle-Orléans et de tous les points de l'Ouest.

Pour des mappes, des tableaux de départs et des informations spéciales, s'adresser en personne ou par lettre à R. W. GILLESPIE, agent-général du département des passagers au Sud, bureau du chemin de fer de la Mobile, coin des rues St Charles et Commune, Nlle-Orléans.

R. W. GILLESPIE, Agent-Général au Sud, Nlle-Orléans, Lne.
J. C. WALLER, Agent-Général du départ des passagers, Mobile Ala.
14fév—1an

Compagnie d'Assurances LIVERPOOL and LONDON and GLOBE,

Bureaux: coin des rues Gravier et Carondelet.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.
J. F. SCHRODER, président,
NEWTON BUCKNER, PERRY NUGENT, RODOLPH WORSTE.

Cette Compagnie a été fondée en 1836; a établi une succursale aux Etats-Unis en 1851, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde.

L'exposé de la succursale aux Etats-Unis, 30 juin, 1883, est comme suit:

Actif	$4,407,509 24
Passif	2,670,093 44
Surplus	$1,737,416 75

Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est pleinement autorisé à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville, mettant ainsi la compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales incorporées en vertu des lois de l'Etat.

HENRY V. OGDEN, secrétaire-résident.
JULES P. ROUX, assistant secrétaire résident.
CLARENCE F. LOW, député-assistant secrétaire résident.
Nouvelle-Orléans, 3 novembre 1882.

CHEMINS DE FER

Chemin de Fer Pontchartrain.

Heures de départ et d'arrivée, Milneburg.

A partir de LUNDI, 17 septembre, les trains partiront comme suit:

DE MILNEBURG.		DE LA VILLE.	
5:00	a. m.	5:30	a. m.
6:30	a. m.	7:00	a. m.
7:30	a. m.	8:00	a. m.
8:30	a. m.	9:01	a. m.
11:00	a. m.	11:32	a. m.
12:12	p. m.	1:00	p. m.
2:32	p. m.	3:02	p. m.
3:32	p. m.	4:00	p. m.
4:30	p. m.	5:00	p. m.
5:30	p. m.	6:00	p. m.
6:42	p. m.	7:30	p. m.

Le dernier train quittera le Lac à 6.42 p. m. Le dernier train quittera la ville à 7:30 p. m.

Les heures sont celles de la ville.

J. T. HARAHAN Président.
19 sept—

Route du Sud pour la Californie

LE Chemin de Fer du Texas et du Pacifique

EST MAINTENANT OUVERT AU COMMERCE

C'EST la ligne directe de la NOUVELLE-ORLEANS au NORD, à L'EST, à L'OUEST et au CENTRE, du TEXAS, et à tous les points de l'Arizona, le Vieux et le Nouveau-Mexique et la Californie.

L'express pour la Californie part de la Nouvelle-Orléans de la gare au pied de la rue Terpsichore à 12.15 de l'après-midi. Ce train s'arrêtera seulement à la Vacherie St-Charles, Donaldsonville et Plaquemine entre la Nouvelle-Orléans et la Jonction de Baton Rouge.

Des Chars dortoir-Pullman sont attachés à ce train de Chêneyville à San Francisco.

Le convoi d'agrément pour Baton Rouge part de la Nouvelle-Orléans au pied de la rue Terpsichore à 6, heures 30 du matin et s'arrête à toutes les habitations.

L'express direct arrive à la Nouvelle-Orléans, à la gare au pied de la rue Terpsichore à 7:30 a. m.

Le convoi d'agrément de Baton Rouge arrive à la Nouvelle-Orléans à 7. P. M.

Les passagers pour Baton Rouge peuvent prendre l'un ou l'autre de ces deux trains.

Pour l'achat des billets ou des renseignements de toute nature, s'adresser au No 47 de la rue St-Charles, coin Gravier; ou à la gare à l'extrémité de la rue Terpsichore.

A. S. GRAHAM, Agent au Dépôt des Billets.
B. W. McCULLOUGH, Aide agent gén. des passagers, Marshall, Tex.
A. C. TOWNSEND, Agent Général au Dépôt des Passagers, St Louis, Mo.
H. M. HOXIE, 3e Vice-président, St Louis, Mo.
31oct—

Great Jackson Route.

Chicago, Illinois Cent. R. R. Co.

The Standard gauge trunk line between the North and the South.

The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of trucks.

ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.

The ONLY DIRECT ROUTE to ST.-LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line.

On and after Sunday, May 27th 1883; DOUBLE DAILY TRAINS leave & arrive at Calliope Street Depot, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 2. 9:15 A.M.	Express No 1 7:00 A.M.
Mail No 4... 5:30 P. M.	Express No 3 10:45 A.M.

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily, Nos 11 and 12 Sunday only.

Ticket office, 22 Camp street, corner Common.

A. D. SHELDON Ticket Agent.
J. W. COLEMAN, Asst. Gen. Pass. Agent.
C. M. SHEAFE, Superintendent.

Grande Route de Jackson

Chicago, Illinois Cent. R. R. Co.
LIGNE "STANDARD GAUGE" ENTRE NORD ET LE SUD.

L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS-DORTOIRS PULLMAN de la NLLE-ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST. LOUIS ET CHICAGO, sans changement de trucks.

UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES DE L'EST.

L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes.

A partir de dimanche, 27 mai 1883, DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit:

DÉPART	ARRIVÉE
Express No 2. 9:15 A.M.	Express No 1 7:00 A. M.
Express No 4 5.30 P. M.	Expr No 3 10:45 A. M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partant tous les jours, Nos 11 et 12 le dimanche seulement.

Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune.

A. D. SHELDON, Agent de Tickets.
J. W. COLEMAN, Asst. Agent Gén. des Pass.
C. M. SHEAFE, Surintendant.

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL ROAD.

Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities.

THROUGH WITHOUT CHANGE TO PENSACOLA, SAVANNAH, NASHVILLE, LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG AND WASHINGTON, IN SLEEPING COACHES. ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave	Arrive
Express	8.32 a. m.	9:57 p. m.
Coast accommodation	3:37 p. m.	9:02 a. m.
Fast Mail	6.12 p. m.	9:33 a. m.

ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES.

Drawing Room Cars attached to Coast train. Fare 25 cts each way.

Ticket office, corner St Charles and Common streets, J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance.

From New-Orleans to Bladon Springs and return $14 55.

JOHN KILKENY, Asst. Gen. Pass. Ag't.
J. H. SMITH, Ticket Agent,
J. T. HARAHAN, Superintendent,
12 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAIL ROAD.

La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est.

ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A PENSACOLE, SAVANNAH, NASHVILLE LOUISVILLE, MONTGOMERY, CINCINNATI, ST. LOUIS, ATLANTA, LYNCHBURG, ET WASHINGTON, EN CHARS DORTOIRS.

TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE-ORLEANS A LOUISVILLE

	Départ.	Arrivée.
Express	8:32 a. m.	9:57 p. m.
Côte accommodation	3:37 p. m.	9:02 a. m
Malle rapide	6.12 p. m.	9:33 a. m

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST.

Des wagons de chasseurs sont ajoutés au train. Des chars-salons seront ajoutés aux trains d'agrément. Prix 25 cts par voyage.

Bureau des billets, coin St Charles et Commune, J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars.

De la Nlle-Orléans à Bladon Springs, aller et retour $14 55.

JOHN KILKENY, assistant-agent-général pour les passagers.
J. H. SMITH, Agent pour les billets
J. T. HARAHAN, Surintendant.
12 mai—

Southern Insurance Company of New Orleans

(Compagnie d'Assurance du Sud de la Nlle-Orléans,

RUE DU CAMP, 31.

CAPITAL........$300,000

Exposé de ses opérations des six (6) premiers mois et 10 jours (soit du 20 novembre 1882 au 31 mai 1883.)

Primes reçues—

Sur des risques d'incendies	$62,159 53	
Sur des risques de mer	6,599 52	
Sur des risques de rivière	5,586 27	
Primes totales		$74,345 32
Pertes payées		
Sur des risques d'incendies	$3,070 21	
Sur des risques de mer	2,419 36	
Sur des risques de rivière	355 93	
	$5,845 60	
Escomptes et commissions	9,686 64	
Réassurances et primes remboursées	4,961 80	$21,494 04
Surplus		$52,851 28

ERNEST MILTENBERGER, président.
SCOTT McGEHEE, secrétaire.

Cette compagnie assure aux prix courants ou ceux du tarif les plus réduits, alloue l'escompte comptant usuel, et en outre, partage entre TOUS ses assurés, à la fin de chaque année fiscale,

50 pour cent

des profits, après en avoir déduit six (6) pour cent d'intérêt par an sur le fonds-capital.

La charte pourvoit aussi que 25 pour cent des profits soient mis de côté comme fonds de réserve, lequel fonds doit s'accumuler jusqu'à ce qu'il se soit élevé à $300,000, et ne peut jamais être touché si ce n'est pour le paiement des pertes après que tous autres fonds de la compagnie (le fonds-capital excepté) auront été épuisés.

Aucune autre compagnie n'offre ces tels avantages ni n'est fondée sur des bases plus solides et plus conservatrices.

Les souscriptions à son fonds-capital sont complètes et entièrement intactes.

La grande libéralité de la compagnie à l'endroit de ses assurés la recommande au patronage public qu'elle sollicite respectueusement.

Pertes promptement et équitablement ajustées et payées.
14juin—1m

Compagnie d'Assurances Hibernia de la Nouvelle-Orléans,

BUREAU, 27 RUE DU CAMP.

Douzième Etat de Situation Annuel pour l'Année finissant le 30 Avril 1883.

Primes sur les incendies	$ 80,836 16	
Primes sur les rivières	33,445 36	
Primes sur les mers	47,273 67	
	$161,944 69	
Non terminées le 30 avril 1882	28,917 51	
		$190,862 20
Moins, primes non échues, le 30 avril 1883		25,000 00
Primes gagnées de l'année		$165,862 20
Reçu pour intérêt, loyer, etc		19,898 72
Gains totaux de l'année		$185,760 92
A déduire—		
Pertes sur les incendies	$22,451 50	
Pertes sur les rivières	7,789 70	
Pertes sur les mers	32,101 92	
	$62,343 12	
Réassurances, primes remboursées et escompte	37,750 19	
Taxes, Bureau des Réassureurs, etc	17,991 27	
Dépenses générales, salaires, fournitures de bureau, etc	19,489 85	
		137,574 43
Profits nets		$48,186 49

l'actif suivant:

Argent en caisse	$3,470 98
Prêts garantis par hypothèques ou nantissements	[illegible]
Billets à recevoir	[illegible]
Immeubles	11[illegible],165 00
Primes en voie de perception	[illegible]
Actions, Bons, etc	[illegible]
Meubles et installations de bureau	[illegible]
	$491,815 01

L'exposé qui précède est une copie exacte des livres de la compagnie.

JOHN HENDERSON, Président.
THOS F. BRAGG, Secrétaire.
Nouvelle-Orléans, 8 juin 1883.

Signé sous serment devant moi à la Nouvelle-Orléans, Lne, ce 8me jour de juin 1883.
WM. J. CASTELL, Notaire.

A une élection tenue le LUNDI, 7 mai 1883, les messieurs dont les noms suivent ont été désignés aux fonctions de Directeurs:

John Henderson, Thos. Smith, W. J. Castell, Jas. T. Gibbons, Wm Hart, B. Gauché, Jas. H. Keane, F. J. Gasquet, M. E. Garvey, Geo. McCloskey, Amédée Gauthreaux, Richard Herrick, Edw. Irwin.

Et, à une réunion des Directeurs, le 11 mai 1883, JOHN HENDERSON a été élu Président, THOMAS SMITH, Vice-Président, et THOMAS F. BRAGG, Secrétaire de la Compagnie.

Le Bureau d'Administration a déclaré un dividende de Cinq Pour Cent, faisant 10 pour cent d'intérêt sur le capital pour l'année, et Dix pour Cent de dividende sur les primes nettes payées par les actionnaires, en sus de l'escompte à eux déjà rendu, payable le 15 juin 1883.

THOS. F. BRAGG, Secrétaire.
21 juin—1 mois

LES HOMMES et les femmes qui souffrent déjà de quelques des maladies qui affectent le corps humain a une cause spéciale et distincte et que chacune exige, pour amener la guérison, un mode de traitement différent. Il suffit d'un moment de réflexion pour se convaincre que tous les remèdes apocryphes que l'on recommande au public comme guérissant en bloc les maladies les plus disparates n'ont absolument aucune valeur et doivent entrer dans la catégorie des "humbugs".

LES PAUVRES GENS, ceux qui possèdent quelques moyens, et même les personnes qui sont à leur aise ou riches, se plaignent des prix exorbitants que leur demandent les médecins. C'est pour eux un lourd fardeau. Ils constatent aussi qu'après s'être appauvris en frais de médecins ils n'en sont pas plus avancés, et qu'ils ont jeté leur argent par les fenêtres. Pour remédier à cet état de choses nous offrons aux malades "Wheeler's No 93 Sure Remedies." Il y a un remède pour chaque maladie, car nous ne prétendons pas avec le même médicament guérir plus d'une maladie. Comme la valeur de ces remèdes a été établie par le temps, nous sommes prêts à rembourser l'argent dans tous les cas où ils n'auront pas produit la guérison. Ils se composent exclusivement de principes végétaux, ne peuvent jamais faire de mal, et guérissent infailliblement les maladies pour lesquelles ils sont prescrits.

LE RHUMATISME, la goutte, la raideur des jointures, la sciatique et la névralgie se guérissent positivement par l'usage de "Wheeler's No 93 Rheumatic Remedy." Dans les plus mauvais cas, ceux qui existent depuis longtemps quelque sérieux et quelque douloureux qu'ils soient, non seulement nous soulageons, mais nous guérissons positivement d'une manière permanente. Si nous ne réussissons pas, nous rembourserons l'argent, de sorte que vous n'aurez rien perdu si vous n'êtes pas délivré de vos souffrances. Le prix de "Wheeler's No 94 Rheumatic Remedy" est de $1 cts, seulement on peut l'obtenir chez les pharmaciens ou par la malle, franco, si l'argent nous est envoyé. Nous prenons des timbres de poste.

LES FEMMES MALADES. Beaucoup de femmes douées par la nature d'une jolie figure, de formes irréprochables, d'un teint admirable des plus belles qualités physiques et morales, deviennent vieilles et ridées avant le temps, perdent les couleurs de la santé et le brillant du regard, éprouvant une langueur mortelle et une irritation nerveuse qui leur rend la vie insupportable. Cet état est causé par les affections spéciales aux femmes et que leur modestie les porte à dissimuler. Lectrices, réfléchissez bien à ce que vous vous devez, ce que vous devez aussi à votre famille et à Dieu; vous êtes tenue de vous guérir et de recouvrer la santé qui est un don du ciel. "Wheeler's No 96 Prescriptions" sont agréables à prendre, ne renferment rien de nuisible, et, quels que soient l'âge et la condition de la malade, ne produisent jamais de mauvais effets; ils guérissent sûrement les affections auxquelles les femmes sont sujettes. Si la malade ne guérit pas, son argent lui sera remboursé. Si vous avez le teint jaune, un mal de tête constant ou intermittent, des douleurs au dos, une suppression de menstrues, des irrégularités quelconques accompagnées de maux de tête, d'irritation nerveuse, d'hystérie, etc., vous vous rétablirez en prenant "Wheeler's No 96 Prescription "B". Si vous éprouvez une sensation de chaleur et des palpitations dans le dos, si vous perdez souvent connaissance, si vous avez la leucorrhée ou des pertes blanches une sensation de brûlure en urinant, si vous avez des urines au dépôt rougeâtre ou blanc dans votre urine, si vous avez la peau chaude et sèche, "Wheeler's No 96, Prescription "C", vous soulagera d'une manière permanente. "Wheeler's No 96 Prescriptions "B" et "C" coûtent 50 cts chacune, on se les procure chez les pharmaciens ou par la malle si l'argent nous est envoyé. Nous prenons des timbres.

CATARRHE. Il est inutile de décrire cette maladie qui abrège la vie et mine les forces de tant de malheureux des deux sexes, vieux et jeunes, lesquels souffrent de sécrétions empoisonnées de la gorge et d'écoulements empoisonnés du nez, leur haleine devient fétide, ils se sentent envahis par une faiblesse et une langueur mortelles. S'ils ne parviennent pas à enrayer la maladie, ils perdent le goût, la voix l'acuité de la vue, la mémoire et l'ouïe et marchent à une mort prématurée. Des recherches faites en Amérique, en Europe et dans l'Orient ont sorti "Wheeler's No 96 Instant Relief and sure cure for catarrh", remède qui ne renferme aucun principe dangereux. Argent remboursé si tous les cas aigus ou chroniques ne sont pas guéris. Prix, $1, chez le pharmacien ou le consul gnie.

"Wheeler's No 96 Cure for Kidney and Liver Troubles" guérit la faiblesse et le mal de reins, l'inflammation des reins ou du foie. Prix, $1.

"Wheeler's Vegetable Pills" sont le seul remède qui guérisse la constipation, en communiquant à l'intestin une action naturelle, sans employer de purge et sans douleur. Prix, 25 cts chez les pharmaciens ou par la malle.

"Wheeler's Nervine Tonic", pour l'abattement moral, la perte de vigueur virile, la langueur, la faiblesse ou la fatigue du cerveau, est sans pareil. Prix, 25 cts.

NOUS GARANTISSONS la guérison dans tous les cas ou nous remboursons l'argent. Nous mettons nos prix pour ces remèdes à moins d'un vingtième du prix demandé par d'autres pour des remèdes qui ont un effet au hasard, et nous sollicitons spécialement le patronage des personnes qui ont essayé d'autres remèdes sans avoir obtenu de résultat ou qui ont payé des comptes de médecins sans avoir été guéries par eux.

COMMENT OBTENIR ces remèdes? De mandez-les à votre pharmacien. S'il ne les a pas écrivez aux propriétaires en leur en envoyant le prix en argent ou en timbres-poste. Ils vous seront expédiés immédiatement, franco, par la malle. On sollicite des correspondances. S'adresser à l'établissement à

L. WHEELER & Co.
No 96 W. Baltimore Street, Baltimore, Md.
31 août 1an—Mem V-VaC

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances du Peuple de la Nouvelle-Orléans.

Bureau, 12 rue Carondelet.

Douzième Etat de Situation Annuel.

CONFORMÉMENT aux exigences de sa charte, la Compagnie publie l'exposé suivant:

Primes reçues durant l'année expirant le 30 juin 1883:

Sur les risques d'incendie	$133,297 03	
Sur les risques de rivières	13,057 5	
Sur les risques de mers	17,657 73	
A ajouter, les primes non échues de 1882	30,324 52	
		$194,336 77
A déduire les primes non échues en 1883	$36,401 09	
Moins les primes remboursées et les cancellations	3,691 00	39,092 73
Primes nettes		$154,243 00
Moins les pertes, etc., payées durant la même période:		
Sur les risques d'incendie	73,085 37	
Sur les risques de rivières	7,992 45	
Sur les risques de mers	19,316 07	
Réassurances	7,335 00	
Impressions et annonces	462 15	
Taxes	1,283 83	
Réduction (Rebate)	27,572 79	
Bureau des réassureurs	2,036 87	
Dépenses, etc., moins l'intérêt	5,920 50	$145,677 93
		$8,566 06
A ajouter: Profits et pertes		$26 401 09
		$34,967 15
Réservé pour les pertes non ajustées et non payées	10,459 60	
Cinq pour cent dividende payé en janvier 1883	5,000 00	
Cinq pour cent dû, maintenant	5,000 00	
Surplus	14,507 15	$34,967 15

L compagnie a l'actif suivant:

Comptant	$17,183 95
Primes en voie de perception	18,933 06
Actions et banques et autres valeurs au pair	27,898 76
Effets immobiliers	39,932 49
Billets garantis par nantissements	16,387 66
Billets garantis par hypothèques	17,043 46
Billets à recevoir à courtes échéances	9,355 09
Meubles de bureau et installation	2,370 25
	$158,987 74

L'exposé qui précède est une copie vraie et exacte des livres de la Compagnie.

ERNEST PRAGST. Président.
M. POPOVICH, Vice-Président.
P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Fait et assermenté pardevant moi à la Nouvelle-Orléans, ce 11me jour de juillet 1883.
JNO. BENDERNAGEL, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 10 juillet 1883.

A une réunion du Bureau de Direction, tenue ce jour, il a été unanimement résolu de déclarer un second dividende semi-annuel de CINQ POUR CENT au 30me jour de juin 1883, payable sur demande ce dividende faisant DIX POUR CENT par an sur le fonds-capital de la Compagnie.

P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Bureau de Direction:

E. PRAGST,	A. WALZ,
M. POPOVICH,	F. AUFMKOLK,
B. SALOY,	WM. FAGAN,
M. ABASCAL,	M. SCHROEDER,
D. HUGHES,	J. SAMBOLA,
A. D. FINLEY,	A. HABER,
THEO. L. SUGG,	S. M. MILLER,
GEO. AUER,	GEO. ELLIS,
C. TRUMPY,	J. H. MENGE,
P. THORMAEHLEN,	FERD. GOLDSMITH,
P. E. SARRAZIN,	A. XIQUES,
PETER BLAISE,	B. CAMPIGLIO
	M. SEIBEL

ETATS UNIS D'AMERIQUE

ETAT DE LA LOUISIANE, Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans.

CE VINGT-TROISIEME JOUR DU MOIS de Juin, en l'an de Notre Seigneur mil-huit cent quatre-vingt-trois, et la cent-septième année de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique,

Pardevant moi OMER VILLERE, Notaire Public, dans et pour la Paroisse d'Orléans, dûment commissionné et qualifié, et en la présence des témoins ci-après nommés et soussignés,

Ont personnellement comparu:

M. MICHEL MUSSO, Président, et W. H. WILLIAMS, Secrétaire, du MINORS MUTUAL LIFE INSURANCE AND TONTINE ASSOCIATION, une corporation dûment organisée d'après les lois de cet Etat, selon acte d'incorporation passé pardevant moi, Notaire, le 10 Mars 1883, lesquels comparants, dans leurs susdites capacités officielles, ont chacun déclaré que, en vertu des dispositions contenues dans la Charte de la dite Association, et d'une résolution de son Conseil de Direction, adoptée à leur assemblée du 16 mai 1883, une assemblée générale des souscripteurs à la dite corporation fut convoquée à son bureau, Vieille Banque des Citoyens, coin Royale et Douane, dans le but de soumettre et de prendre en considération des additions et altérations au dit acte d'incorporation de la dite Association, que la dite assemblée fut tenue conformément à la dite convocation et après les délais et notifications requis par la loi, au bureau de la dite Association, ce vingt-troisième jour du mois de Juin 1883, de midi à deux heures P. M., et qu'à la dite assemblée, tous les souscripteurs présents, ou représentés, ont unanimement voté pour les additions et altérations suivantes à l'acte d'incorporation du dit MINORS' MUTUAL LIFE INSURANCE AND TONTINE ASSOCIATION, et les ont adoptées ainsi qu'il suit:

ARTICLE II.

Section 8.—Il sera laissé à l'option des souscripteurs de faire ou de ne pas faire, le dépôt de dix pour cent requis par la section 3 de cet article.

Section 9.—Tout souscripteur devra opter au moment de souscrire, mais celui qui se sera décidé à ne pas faire le dépôt de dix pour cent à ce moment, aura le droit de le faire à n'importe quelle époque subséquente, pendant le terme de la police, et alors sera libéré du bénéfice du dépôt, avec intérêt, du jour du paiement au jour fixé dans la police, ou au jour du décès de l'assuré avant cette époque, quand le dépôt original sera remboursé conformément à la section 2 de cet article.

Dans quelque temps que le dépôt est fait, le taux des primes sera réglé au taux spécifié dans le souscription contenu dans la section 2 de cet article; sujet à tels changements que le Conseil de Direction pourrait faire à l'avenir, en vertu de la section 2 de l'article IV, dans les taux du dit sommaire.

Section 10.—Quand on ne fera pas le dépôt de dix pour cent, les primes sur le montant de la police seront aux taux suivants, par $1000, payables annuellement d'avance; sujets à tels changements que le Conseil de Direction pourrait faire à l'avenir, en vertu de la section 2 de l'article IV, dans les dits taux.

TABLE C.—Primes annuelles, payables d'avance, pour une police de $1000, sur laquelle le dépôt de dix pour cent n'est PAS fait—Primes NON remboursées en cas de décès avant la date fixée dans la police.

Age	Annuellement par $1000	Age	Annuellement par $1000
0 à 1	33.27	11 à 12	87.19
1 à 2	[illegible]	12 à 13	98.78
2 à 3	[illegible]	13 à 14	113.72
3 à 4	40.18	14 à 15	132.75
4 à 5	43.76	15 à 16	158.21
5 à 6	47.70	16 à 17	193.87
6 à 7	52.12	17 à 18	247.64
7 à 8	57.10	18 à 19	
8 à 9	62.91	19 à 20	
9 à 10	69.62	20 à 21	
10 à 11	77.89		

Des polices pour des sommes au-dessous de $1000 à des primes également plus ou moins fortes.

Section 11.—Quand une contre-assurance sera désirée et effectuée, sous un contrat spécial pour garantir, en cas de décès du mineur, le remboursement au souscripteur, du montant exact des primes, sans intérêt, qui seront alors payées du jour de souscription au jour du décès, ainsi qu'il est établi en la section 7 de cet article, le taux des primes sur des polices de $1000, payables annuellement d'avance, seront comme suit, sujets à tels changements que le Conseil de Direction pourrait faire à l'avenir, en vertu de la section 2 de l'article IV, dans les dits taux.

TABLE B.—Primes annuelles, payables d'avance, pour une police de $1000, sur laquelle le dépôt de dix pour cent EST fait, REMBOURSEMENT des primes sans intérêt, en cas de décès avant la date fixée dans la police.

Age	Annuellement par $1000	Age	Annuellement par $1000
0 à 1	32.0[illegible]	11 à 12	80 83
1 à 2	33.24	12 à 13	91.87
2 à 3	35.11	13 à 14	105,69
3 à 4	37.07	14 à 15	123,42
4 à 5	40.38	15 à 16	146.99
5 à 6	43.79	16 à 17	179.97
6 à 7	47.80	17 à 18	229.29
7 à 8	52.42	18 à 19	311.41
8 à 9	57.89	19 à 20	475.24
9 à 10	64.18	20 à 21	966.00
10 à 11	71.85		

Des polices pour des sommes au-dessous de $1000 à des primes également plus ou moins fortes.

TABLE D.—Primes annuelles, payables d'avance, pour une police de $1000, sur laquelle le dépôt de dix pour cent n'est PAS fait. REMBOURSEMENT des primes, sans intérêt, en cas de décès avant la date fixée dans la police.

Age	Annuellement par $1000	Age	Annuellement par $1000
0 à 1	36.59	11 à 12	92.44
1 à 2	38.28	12 à 13	104.31
2 à 3	41.85	13 à 14	119.68
3 à 4	44.71	14 à 15	138.98
4 à 5	48.11	15 à 16	164.79
5 à 6	51.96	16 à 17	200.89
6 à 7	56.39	17 à 18	255.19
7 à 8	61.44	18 à 19	
8 à 9	67.14	19 à 20	
9 à 10	74.28	20 à 21	
10 à 11	82.57		

Des polices pour des sommes au-dessous de $1000 à des primes également plus ou moins fortes.

Section 12.—Que la section 3 de cet article sera à l'avenir ainsi qu'il suit: "Le dépôt de dix pour cent et les primes annuelles nettes, porteront intérêt à quatre pour cent (4 0/0) par an, composé, de la date du paiement jusqu'à la maturité de la police ou jusqu'à la mort de l'assuré, avant cette époque."

Section 13. Que la clause conditionnelle dans la section 5 de cet article, savoir: "Les fractions au-dessous et jusqu'à cinquante piastres ne seront pas comptées dans les polices sus-mentionnées, et les fractions au-dessus de cinquante piastres y seront comptées pour cent piastres" ne s'appliquera qu'aux polices réduites émises d'après l'alinéa "a", et non aux polices acquittées (paid up) émises d'après l'alinéa "b".

Section 14.—Que l'alinéa "b" de la section 5 de cet article sera à l'avenir comme suit: une police acquittée (paid up) pour le montant entier exact des primes payées sur la police échue, payable au mineur à l'époque fixée dans la police, quand il ou elle aura atteint vingt-et-un ans, ou, en cas de contre-assurance, payable au souscripteur, ou à son substitut, sur preuve du décès du dit mineur, s'il meurt avant cette époque.

Et les dits comparants, dans leurs susdites capacités respectives de Président et Secrétaire, ont déclaré que par les présentes au nom des souscripteurs du dit MINORS' MUTUAL LIFE INSURANCE AND TONTINE ASSOCIATION, ils proclament et publient les additions et altérations sus récitées faites à l'acte d'incorporation de la dite Association, lesquelles seront désormais partie de l'acte d'incorporation de la dite Association, et seront obligatoires sur les souscripteurs et tous ceux que les présentes pourront ou pourraient concerner.

Et les dits comparants m'ont là-dessus requis d'enregistrer les dites additions et altérations dans mes archives, et de les faire enregistrer au bureau du conservateur des hypothèques en cette ville et paroisse, ainsi que la loi le requiert.

Dont acte, fait et passé en mon étude jour, mois et an ci dessus, en présence de A. J. Villeré, et Paul Fournier, de cette ville, témoins compétents, qui ont signé les présentes avec les comparants et moi notaire, après lecture faite.

Signé:
MIL. MUSSON,
BENJ W. H. WILLIAMS,
A. J. VILLERE,
PAUL FOURNIER,
OMER VILLERE, Notaire.

Je soussigné, Conservateur des Hypothèques dans et pour la paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle-Orléans, Etat de la Louisiane, certifie par les présentes, que l'Amendement à l'Acte d'Incorporation du Minors' Mutual Life Insurance and Tontine Association, a été ce jour enregistré en mon bureau au livre No 236, page 480 et seq.

Nouvelle-Orléans, 23 juin 1883.
EUGENE MAY, Conservateur.

ETAT DE LA LOUISIANE, PAROISSE D'ORLÉANS.

Je soussigné, Omer Villeré, notaire public, certifie que ce qui précède est une copie correcte de l'Amendement à l'Acte d'Incorporation du "Minors' Mutual Life Insurance and Tontine Association" et du certificat du Conservateur des Hypothèques qui y est attaché, le tout dans mes archives.

En foi de quoi, j'ai signé les présentes et y apposé, à la Nouvelle-Orléans, ce vingt-[illegible] du mois de juin A. D. 1883.
OMER VILLERE, Notaire.

[illegible] des Fair Grounds.

[illegible] départ: rue du [illegible]. Parcours: [illegible] Dauphine, Dauphine jusqu'à [illegible] jusqu'à Broad, Broad [illegible] de là à la station d'arrivée [illegible] suivent la même route [illegible] au lieu de tourner dans la rue [illegible] la rue Dumaine jusqu'au Bayou St-Jean, longent les bords du Bayou [illegible] la Grande Route St-Jean [illegible] à la station [illegible] la porte des Fair Grounds. [illegible] —Le retour [illegible] Gentilly, la [illegible] et principalement par [illegible] jusqu'à la rue du Camp